

*Vous pouvez vérifier si ce livre vous
intéresse
en consultant ici un extrait
Si oui, nous pouvons l'étudier ensemble.*

*éveil en rencontres
i.d.c.c.h.*

Infos et inscriptions :

guy.lorge@skynet.be

Lieu d'études: asbl idcch, 12, Rue du centre à 5060 Auvélais-Sambreville. Belgique.

Si vous préférez des rencontres en Week-End résidentiel, faites le savoir sans engagement de votre part et nous vous ferons des propositions.

Le sens du Toucher et le sens de la Vie

texte intégral tiré du livre :

« Les douze sens » d'Albert Soesman – Editions Triades.

Cet extrait a pour but de permettre aux personnes intéressées par la science de l'esprit de prendre conscience du travail d'approfondissement fait par le Docteur Albert Soesman et de vérifier s'il ne leur revient pas de découvrir à l'aide de ce livre ce qu'est l'activité de leurs douze sens.

Cet extrait est la première conférence d'Albert Soesman ; le lecteur trouvera dans le livre cinq autres conférences décrivant les autres sens.

C'est Rudolf Steiner qui a attiré notre attention sur l'existence de ces douze sens.

Voici la liste des douze sens :

- | | | | |
|---|-------------------------|---|-------------------------|
| ❖ | le sens du toucher, | ❖ | le sens de la vue, |
| ❖ | le sens de la vie, | ❖ | le sens de la chaleur, |
| ❖ | le sens du mouvement, | ❖ | le sens de l'ouïe, |
| ❖ | le sens de l'équilibre, | ❖ | le sens de la parole, |
| ❖ | le sens de l'odorat, | ❖ | le sens de la pensée, |
| ❖ | le sens du goût. | ❖ | le sens du moi d'autrui |

Groupes d'étude-atelier du livre

« Les douze sens » d'Albert Soesman

C'est à notre « Je-terrestre » (c-à-d notre conscience de soi) qu'il revient de découvrir l'activité de ses douze sens afin de devenir capable de les gérer et d'avoir ainsi la maîtrise de son corps physique. Depuis le 15^{ème} siècle, nous sommes entrés dans une phase particulière de ce développement marquée par une conscience de plus en plus aiguë de nos actes et de notre liberté d'action sur nous-mêmes.

Avec cette maîtrise de soi, nous préparons la prochaine étape de notre évolution qui nous invite à développer en nous les organes de perception du monde éthérique.

Au cours de la prochaine année académique de l'idcch qui débutera en octobre, nous étudierons ce livre ; il n'est pas requis d'avoir une connaissance préalable de la Science de l'esprit. En effet, Rudolf Steiner a dit un jour que la théorie des sens était en réalité le « premier chapitre » de celle-ci. Toutefois, ceux qui en ont déjà une bonne connaissance pourront par cette étude approfondie, faire naître en eux une réconfortante et puissante force d'action sur soi.

Ce livre, écrit par un médecin hollandais qui a approfondi cette question, est un livre concret, pratique et accessible à tous sans la « difficulté » que certains attribuent à la science de l'esprit.

L'étude de ce livre sera accompagnée d'échanges et de témoignages ; elle se voudrait être un atelier et non une simple approche intellectuelle. Comme toute étude, celle-ci est appelée à descendre dans le cœur où se forme la volonté d'agir.

Les personnes intéressées par cette étude pourront se procurer ce livre à l'idcch au prix éditeur de 24,00 Euros.

Librairie pour envoi postal : <http://users.belqacom.net/idcch/>

Qui est Albert Soesman ?

Né en 1914, il est médecin d'orientation anthroposophique, et a travaillé en tant que tel de 1943 à 1983 à La Haye (Pays-Bas). Il donne régulièrement des conférences et des cours et, depuis de longues années, il approfondit la question des « douze sens ».

Ce livre a été traduit du néerlandais par Peter et Florence van der Heijde. Il a été édité en néerlandais en 1987, 1994 et 1998. Chaque édition a été revue. La traduction française s'appuie sur l'édition de 1998.

Le sens du toucher et le sens de la vie

Je vais essayer de proposer une introduction à l'anthroposophie sous forme de cours divisé en six parties. Les voies d'accès à l'anthroposophie sont nombreuses, et il est, bien sûr, nécessaire de faire un choix. Telle personne choisira de s'y prendre d'une certaine façon, telle autre préférera une voie différente. Pour ma part, je choisirai de prendre comme point de départ un sujet particulier. Il est possible de partir de l'anthroposophie en général pour, de là, traiter un certain sujet, mais il est intéressant de savoir qu'on peut partir d'un sujet particulier pour, ensuite, remonter jusqu'à l'anthroposophie, dans la mesure évidemment où cela est faisable dans le cadre de six conférences. J'espère arriver à parcourir avec vous ce chemin en sens inverse et, au lieu de partir de ce qui est général pour aboutir à quelque chose de précis, partir cette fois de quelque chose de très précis pour en arriver finalement à quelque chose formant un ensemble.

Comme vous le savez déjà par le programme que vous avez reçu, nous allons prendre pour point de départ la théorie des sens telle que l'a développée Rudolf Steiner.

Rudolf Steiner a dit un jour que la théorie des sens était en réalité le « premier chapitre » de l'anthroposophie. Il voulait dire par là : ce qui est le plus évident. En effet, les sens sont les instruments dont nous nous servons pour rencontrer le monde, et il n'est donc pas inintéressant de connaître un petit peu ces instruments : comment fonctionnent-ils, que nous permettent-ils de sentir et de savoir, dans quelle

mesure sont-ils réellement fiables ? Beaucoup, si ce n'est tout, dépend de cela. Ce « premier chapitre » ne signifie donc pas qu'il s'agisse de quelque chose de simple. Non, il s'agit de quelque chose à douze facettes. Et ce nombre de douze n'est pas dû au hasard, il n'est pas le résultat fortuit d'une addition, il représente au contraire bel et bien un ensemble composé de douze parties. Dans ce cours, nous verrons que les sens ne peuvent être compris indépendamment les uns des autres, nous verrons qu'ils forment un tout, une composition. Pour cela je vous demanderai une chose : d'être patients. Il vous faudra faire preuve d'un peu de patience avant que cette composition ne commence à devenir plus ou moins évidente. Vous pouvez comparer cela à un travail de modelage. Au début vous ne voyez qu'un gros morceau de terre informe mais, petit à petit, vous commencez à distinguer ce qui va finir par apparaître.

Cette théorie des sens que nous allons étudier est donc celle de Rudolf Steiner. Vous savez certainement tous que Rudolf Steiner est quelqu'un qui aime à parler du monde spirituel et qu'il nous entraîne vers des hauteurs extraordinaires. C'est ce qu'il fait d'un côté, mais d'un autre côté on ne peut imaginer homme plus pratique que lui, qui prodigue des conseils au sujet des choses les plus quotidiennes et qui, ce faisant, nous rend sensibles à ces choses de tous les jours. C'est pour cette raison que la théorie des sens est une façon très agréable de découvrir l'anthroposophie. Tout ce que je dis, vous pouvez le vérifier par vous-mêmes, car il s'agit des sens que nous utilisons journellement.

L'anthroposophie propose une science spirituelle qui se veut un complément et un approfondissement des sciences naturelles. Je renverrai donc souvent à des éléments des sciences naturelles « ordinaires » et je vous montrerai que bien des choses qui sont des énigmes pour ces sciences-là trouvent leur explication lorsqu'on leur rajoute la partie

manquante, d'ordre spirituel celle-là. Je vous raconterai alors peut-être beaucoup de choses que chacun d'entre vous sait déjà, mais que vous n'avez probablement encore jamais considérées sous cet angle.

Vous savez que nous possédons tous un certain nombre de sens. Citons-en quelques-uns : la vue, l'ouïe, le toucher. Vous les connaissez, c'est évident. En revanche, ce qui est moins connu, c'est qu'il existe une relation entre ces sens. Voilà quelque chose de tout à fait original et nouveau que nous devons à Rudolf Steiner. Il démontre en effet que ces sens constituent un ordre, et même un ordre à suivre ou, pour employer un bon vieux terme de Pythagore, qu'ensemble ils constituent un cosmos. C'est effectivement la surprise que nous aurons peut-être au cours de ces six séances de travail en commun : nous verrons que chaque sens est indissolublement lié aux autres et qu'ensemble ils forment une magnifique composition. Seule cette composition permet de les comprendre. En réalité, on ne peut décrire aucun sens si on ne connaît pas en même temps tous les autres. C'est cela qui, en fait, est nouveau. Je ne peux donc pas traiter simplement, de façon arbitraire, tel sens et puis tel autre. Je serai obligé de tenir compte de ce cosmos, de cet ordre.

Pour commencer, je vais maintenant énumérer cet « ordre ». Ainsi, vous saurez au moins ce dont nous allons parler au cours de ces six conférences. Je commencerai par quelque chose de très commun : *le toucher*. En second lieu, nous verrons quelque chose de probablement nouveau pour vous : *le sens de la vie*. Puis *le sens du mouvement propre*. Puis, de nouveau, un phénomène connu : *l'équilibre*. Ensuite, nous parlerons de *l'odorat*, puis du *goût* et de la *vue*. Ce sera alors le tour du *sens de la chaleur*, puis de *l'ouïe*. Enfin, nous étudierons des sens que vous ne connaissez vraisemblablement pas encore, à savoir le *sens*

de la parole ou sens du langage, le sens de la pensée d'autrui ou sens des idées, et enfin le sens du moi d'autrui.

Si vous numérotez ces sens, vous arrivez au nombre de douze, un nombre qui indique déjà que nous avons affaire à un cosmos. En vous familiarisant avec cette idée de cosmos, vous vous rendrez compte que ce nombre de sens n'est pas dû au hasard, et que l'homme ne pouvait avoir davantage de sens, de même qu'il ne pouvait pas en avoir moins.

Je vais commencer aujourd'hui par le toucher. Voilà un sens que vous connaissez tous, car nous sommes tous capables de toucher, de palper les choses. Mais nous nous heurtons déjà à la difficulté majeure. En effet, pour comprendre un sens, nous sommes, bien sûr, obligés de nous concentrer sur celui-ci. Cependant, je vous ai déjà dit que c'était impossible, étant donné que chaque sens particulier ne pouvait se comprendre que si on considérait en même temps tous les autres. Nous constatons ainsi tout de suite l'immensité du problème. Cela, vous le comprenez si, par exemple, je touche cette table. Je sens la table, elle est froide. Oui, mais il ne s'agit pas là du toucher, il s'agit en même temps du sens de la chaleur. Lorsque je palpe la table, je me pousse très légèrement vers l'arrière et modifie mon équilibre. En effet, c'est dans la mesure où je dois fournir un effort pour modifier mon équilibre que le sens du toucher apparaît avec plus d'évidence. Néanmoins, ce faisant, je n'utilise pas uniquement mon sens du toucher. J'ai besoin, en même temps, de mon sens de l'équilibre. Je peux aussi, bien évidemment, passer la main sur la surface de la table, et je remarquerai alors qu'elle est rugueuse, ou au contraire lisse. Seulement, à ce moment-là je fais appel à mon sens du mouvement ; cela est peut-être encore difficile à comprendre, mais j'y reviendrai plus tard en détail. Ce sens du mouvement est celui qui me

permet de remarquer que c'est moi qui bouge. Vous voyez, un sens ne fonctionne jamais seul, il a toujours besoin de l'aide des autres. Il est un peu compliqué de devoir penser à toutes ces autres facettes impliquées dans le fonctionnement d'un sens. Essayons de nous concentrer sur le secret de ce sens qu'est le toucher.

Imaginez un instant qu'il fonctionne tout seul. Qu'est-ce qui apparaît alors ? Qu'est-ce que cela nous révèle ? Parmi les portes de l'âme, quelle est celle qui s'ouvre ? Dans quel pays ce sens-là nous fait-il pénétrer ?

Ce n'est pas grâce au toucher que je sens si quelque chose est froid ou chaud, rugueux ou lisse. Je ne remarque pas non plus que mon équilibre se modifie. Qu'est-ce que je sens, en réalité, lorsque je ne fais que palper, et strictement rien d'autre ? Que reste-t-il alors en moi et que dit encore ce sens du toucher ? Faisons un exercice. Pour cela, nous devons commencer par éteindre la lumière parce que, quand nous palpons quelque chose, nous avons l'habitude de regarder en même temps ce que nous faisons. Nous allons à présent essayer, dans l'obscurité totale, de nous transformer en êtres de toucher seulement. Ne m'en voulez pas si je vous dis d'essayer, pour une fois, d'être un ver de terre dans son plus simple appareil. Imaginez que vous êtes un ver, rien qu'un ver dans l'obscurité. Ce soir, vous pourrez, faire l'exercice sans pyjama. Toutefois, dans votre chambre, ce sera très difficile, car, dès que vous buterez contre une chaise, il se produira en vous la représentation de celle-ci. Il faudra donc que, ce soir, vous déménagiez et que vous alliez dans une chambre inconnue. Alors seulement, dans cet environnement totalement inconnu, sans points de repère ni souvenirs, vous aurez, pour la première fois, une petite idée du fonctionnement du toucher. Vous entrerez ainsi dans un monde nouveau, et vous vous mettrez à y ramper, tout nu. Et cela pour la

première fois de votre vie. Vous devez faire l'effort de vous imaginer cela. Ce ne sera certainement pas chose facile.

Que ressentiriez-vous alors? Les mots, quels qu'ils soient, sont beaucoup trop compliqués. Mais nous sommes obligés de nous servir de la pensée, laquelle utilise toujours des mots. Quelles sensations éprouverions-nous si, pour la première fois, nous faisons une expérience consciente du toucher ? Une sensation de résistance ? Oui, vous sentez effectivement une résistance, une obstruction. Mais, à vrai dire, « résistance » aussi est encore un mot trop compliqué. Il n'y a, en réalité, qu'une seule manière d'exprimer cela, même si cette manière, en fait, n'est pas satisfaisante non plus, vu que chaque mot exprime le fonctionnement de beaucoup de sens; cette façon de s'exprimer, c'est de dire : « quelque chose ». Imaginez-vous un instant dans la situation suivante : vous n'avez absolument aucun sens, et on vous donne pour la première fois le toucher ; le ver que vous êtes bute contre un caillou. Que ressentez-vous alors ? De la résistance ? Vous n'en êtes pas encore là. Vous éprouvez, vous ressentez « quelque chose ». Il se produit comme un premier « éveil ». Disons-le ainsi : cette résistance vient de l'extérieur, mais il se passe également quelque chose dans notre âme lorsque nous nous heurtons à quelque chose. Comme nous sommes des vers, contentons-nous pour le moment de dire que *nous nous réveillons*. Cependant, l'éveil est un processus très complexe, ce n'est qu'un tout petit élément d'une prise de conscience - mais, répétons-le, chaque mot est bien trop compliqué -, ce n'est que la première étape d'un éveil à « quelque chose ». C'est cela qui se produit. Vous devinez de quoi il s'agit.

Remarquons au passage que nous réveillons la personne qui dort en la touchant très doucement, ne serait-ce qu'une seconde. Nul besoin d'un seau d'eau ni de hurlements.

Le ver que vous êtes vient donc de faire une expérience très curieuse. Vous butez contre « quelque chose », quelque part dans le monde, mais en même temps « quelque chose » vient buter contre vous. Voilà en fait ce qui est curieux dans le toucher : une partie de moi s'éveille grâce à une partie du monde, grâce à quelque chose du monde. Une partie de moi après l'autre : une fois je touche quelque chose avec mes doigts, une autre fois avec ma joue, mon genou, etc. Petit à petit, je prends ainsi conscience de ce manteau qu'est ma peau.

Comme vous le voyez, cet « éveil » va de pair avec un certain phénomène, à savoir une *expérience de limite*. Tout à coup nous nous en rendons compte: limite contre limite. C'est quelque chose comme cela. Nous prenons donc lentement, progressivement, conscience de nos limites. Il vous faut bien savoir que cela, en effet, se produit très lentement. Nous ne savons malheureusement que très, très peu de choses sur la façon dont tout se passait lorsque nous étions petits. Vous pouvez, tout simplement, vous demander de façon théorique : « Le nourrisson sait-il où son berceau commence et où il commence lui-même ? Sait-il où sa main commence, et où commence la couverture de son berceau ? » On a des surprises, lorsqu'on se pose ces questions, car on se rend alors compte que, bien entendu, le nourrisson n'en sait rien. Il lui faut apprendre cela très lentement, il faut qu'il se heurte des centaines de fois contre son berceau. Et cela se fait par l'intermédiaire du toucher. Grâce au toucher, l'homme va très loin.

Bien des animaux ne vont pas si loin. Pensez par exemple à une anémone de mer, un polype cœlentéré (un de ces animaux à la cavité digestive en cul-de-sac), qui a une drôle de petite bouche et plein de petits tentacules rétractables. Il est très amusant de regarder ce qui se passe lorsqu'un poisson heurte ces tentacules. Le polype,

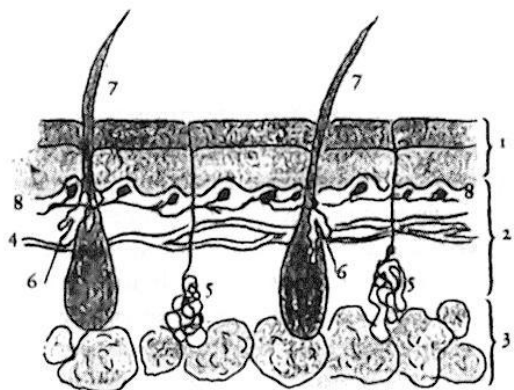
effrayé, se rétracte entièrement. Ensuite, petit à petit, il se remet à se déployer, jusqu'au moment où ses tentacules heurtent quelque chose, une pierre par exemple.

L'animal, à nouveau saisi de frayeur, rétracte une nouvelle fois ses tentacules, et il recommence jusqu'à ce qu'il « ose » enfin toucher cette pierre. Cela, un ver ne le fait jamais. Quand il heurte une pierre, eh bien il la heurte tout simplement. En revanche, quand vous vous approchez d'un ver et que vous le touchez, il se rétracte. En d'autres termes : le ver est déjà plus avancé; il fait la différence entre ce qui vient le toucher et ce qu'il touche de lui-même. Sentez-vous la différence ? Quand une pierre vient heurter un ver, ce dernier se rétracte ; à l'inverse : quand un ver bute contre une pierre, il garde son calme et glisse avec un plaisir évident le long de celle-ci. Le polype, lui, n'apprendra jamais à faire une chose pareille. Chaque fois qu'il bute contre quelque chose, il se rétracte. Chaque fois il lui faut du temps pour savoir si c'est lui qui bute contre quelque chose ou si c'est c'est ce quelque chose qui vient buter contre lui. Vous voyez, ces polypes ne ressentent pas encore aussi clairement que le ver la limite entre leur propre corps et le monde. Quand on est un ver dans son plus simple appareil, on n'est donc pas un être aussi bas que l'on pourrait croire !

Nous avons là un curieux processus qu'il vous faut vous représenter de manière tout à fait concrète : « Comment est-ce que je viens au monde et comment puis-je arriver à savoir quelle est ma taille ? Où sont mes limites ? » Il s'agit là d'un processus laborieux qui commence à la naissance et dure des années et des années.

Il n'y a pas si longtemps encore, les gens savaient combien il est important de développer le toucher. On accordait une grande attention à l'habillement des enfants et sur ce point, l'essentiel n'était pas que le petit enfant soit

beau et agréable à voir. C'est pour cette raison qu'autrefois on mettait toujours les bébés dans une sorte de sac dans lequel ils pouvaient gigoter à leur aise. Surtout avec ses pieds, l'enfant pouvait merveilleusement s'exercer au toucher. Cette « gigoteuse » était de longueur telle que, lorsque l'enfant étirait ses jambes et ses pieds, les bretelles étaient tendues. Sinon les pieds auraient gigoté dans le vide. Vous vous dites peut-être : « Et alors ? » Mais cette sensation de vide n'est-elle pas un peu comme celle que l'on a lorsqu'on regarde dans le brouillard ? L'absence de contours engendre un sentiment d'insécurité.



- | | |
|---------------------------------|---------------------------------|
| 1) épiderme | 5) glandes sudoripares |
| 2) derme | 6) glandes sébacées |
| 3) tissu conjonctif sous-cutané | 7) poils |
| 4) vaisseaux sanguins | 8) nerfs et corpuscules du tact |

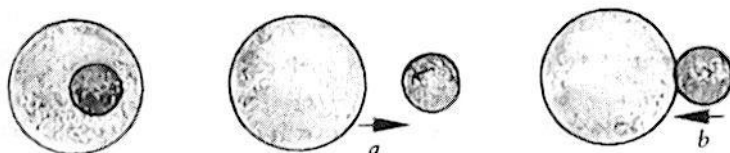
Coupe de la peau

Maintenant que nous avons étudié cela en grand, nous allons pouvoir le comprendre également en petit, c'est-à-dire au niveau microscopique. Le toucher a en effet une structure très simple. Sur le schéma ci-dessus vous voyez

l'épiderme, le derme et le tissu conjonctif sous-cutané, ainsi que tous les vaisseaux sanguins, les glandes sudoripares, les glandes sébacées, les poils, etc. Le derme est traversé par des nerfs qui se terminent par ce qu'on appelle les corpuscules du tact. Notre toucher, tel qu'il est organisé, ne « sort » donc pas de la peau. Il n'y a pas de filaments nerveux extérieurs. Si tel était le cas, nous ne sentirions jamais de limite. Mais nous reviendrons sur ce point lorsque nous étudierons l'odorat. L'odorat, lui, en revanche, est en effet bel et bien organisé ainsi ; il ne vous donne jamais le sentiment d'une limite qui rencontre une autre limite. Mais avec le toucher, vous *ne pénétrez pas* dans un autre monde, dans le monde extérieur, non, vous restez enfermé dans votre propre monde. Vous devez donc réellement considérer cela comme une image de limite. C'est justement ce que le toucher a de surprenant : il ne nous apprend rien sur l'autre monde. Nous sentons seulement « quelque chose », nous sentons seulement qu'il doit exister un autre monde et que, quelque part, nous commençons à nous éveiller à cet autre monde. Avec le toucher, vous ne pénétrez donc jamais vraiment dans le monde ; pour simplifier les choses, disons que ce monde sert uniquement à vous rendre conscients, et cela d'une manière physique. Vous commencez à sentir que vous avez des limites. Par le toucher, le petit enfant prend ses distances par rapport à son état de fusion encore totale avec le cosmos, pour pouvoir, petit à petit, ressentir sa propre entité corporelle, et cela à un endroit précis de la terre. Le fait que, en ce moment, vous soyez *ici*, vous sentez que vous êtes *ici*, vous le devez au sens du toucher.

Ainsi, vous découvrez soudain la raison d'être d'un sens. Si nous n'avions pas le toucher, nous formerions ensemble un tout indissociable, chacun d'entre nous se dissoudrait dans son environnement comme une goutte

d'eau dans la mer. Même en ayant une peau d'éléphant, si nous ne possédions pas le sens du toucher, nous nous sentirions pareils à une goutte dans l'océan. C'est sûrement un sentiment exquis, cependant nous n'en saurions rien du tout. Car, pour accéder à la conscience, nous avons besoin de deux choses. Je vais vous expliquer cela par un dessin.



Imaginez que vous ne fassiez qu'un avec le cosmos. Vous seriez alors complètement endormi, vous n'auriez, dans ce cosmos, aucune conscience. Imaginez ensuite que, pour telle ou telle raison inexpiquée, vous vous détachez du cosmos et que vous vous en séparez totalement : vous n'auriez toujours pas conscience de quoi que ce soit. Vous seriez un être perdu, sans conscience. Vous n'accédez à la conscience que si vous quittez ce cosmos et que, juste après, vous vous cognez contre lui, ainsi que le montre le dessin de façon sommaire : vous allez d'abord dans le sens de la flèche A, puis vous revenez suivant la flèche B. Ce n'est que si, en même temps, ce cosmos se ferme à vous que vous prenez conscience de vous-même.

Ce que je vous raconte là n'est pas nouveau. Comme vous le savez, autrefois nous ne faisons qu'un avec le cosmos, puis nous nous en sommes détachés, et tout ce que nous faisons, nous les hommes, n'est finalement rien d'autre qu'une tentative pour frapper au portail de ce jardin dont nous avons été chassés. Le portail reste cependant fermé. En réalité, par chaque expérience du toucher nous

frappons au portail fermé de ce jardin dont nous avons été expulsés. Il n'y a rien de tragique à cela, car c'est justement parce que nous avons été mis à la porte que nous prenons conscience de nous-mêmes. C'est quelque chose de très curieux : si on prend conscience de soi, c'est parce qu'on se trouve exclu de quelque chose.

Le toucher joue un rôle très spécial chez l'homme : nous nous détachons de l'ensemble divin et, en même temps, naît le désir de retourner à celui-ci. Nous éprouvons continuellement un désir très profond de palper les choses. Mais c'est aussi pour cette raison que nous utilisons le toucher de deux façons contraires. La première façon est très concrète. Elle nous permet de découvrir la dure réalité de certaines choses : une poussière dans l'œil, un grain de sable, une arête dans la bouche, une grosseur au sein. Et si nous rencontrons tout à coup quelqu'un que nous croyions mort, la première chose que nous faisons c'est de le toucher. Il n'y a que cela qui nous donne une certitude. C'est aussi à cet aspect concret du toucher que nous faisons allusion par exemple lorsque nous disons que, dans une situation donnée, la tension est palpable ou tangible.

Mais, par ailleurs, nous pouvons aussi nous servir du toucher pour quelque chose de complètement différent. Non pas pour nous assurer de la réalité des choses, mais pour exprimer une intimité. Lorsque, par exemple, un enfant beau comme un ange entre dans la pièce et qu'un rayon de lumière tombe juste sur ses cheveux, il est quasiment impossible de se retenir de toucher cette chevelure. Nous éprouvons alors un véritable besoin de la caresser : soudain, voilà que nous nous servons de notre toucher de manière très intime. Cela est tout à fait caractéristique : nous utilisons le toucher alternativement de façon très objective et très subjective, très tendre. Nous devons faire

attention à ne pas nous tromper. Lorsque par exemple un médecin, en auscultant un malade, ne fait pas la différence entre les deux aspects du toucher, il se retrouve dans une situation délicate.

Le toucher a un aspect étrangement paradoxal : d'un côté vous sentez par exemple qu'un morceau de bois est quelque chose de dur, mais par ailleurs vous sentez aussi qu'il est splendide. Voilà ce que vous sentez: que c'est beau ! Quel plaisir de caresser ce morceau de bois ! Le toucher exprime le désir primordial de l'homme qui sait au fond de lui-même que le toucher l'isole de quelque chose, l'exclut en quelque sorte de quelque chose qui lui est malgré tout familier. Ce que je veux dire par là, c'est que nous ne sommes pas totalement isolés du cosmos. En effet, si nous en étions totalement séparés, nous n'aspirerions pas à lui. Mais du fait que nous nous heurtons sans cesse au cosmos, que nous vivons dans sa proximité immédiate, nous continuons à éprouver le désir permanent de renouer nos liens avec ce monde qui est en réalité celui auquel nous étions autrefois liés. Le toucher est donc au fond une limite, une séparation. Nous nous sommes détachés du tout et nous en sommes pour ainsi dire à nouveau tout proches.

Novalis, lui, trouve des mots bien plus beaux que les miens pour expliquer cela. Dans ses « Fragments », il dit : « Toucher, c'est à la fois se séparer et nouer des liens. » Tel est le grand secret du cosmos. L'ensemble de notre évolution implique ce détachement du tout, cette séparation, mais, en même temps, l'homme continue à éprouver le sentiment d'être quand même lié à ce tout. Ce n'est donc pas un hasard si le toucher est le plus affiné dans les doigts. Il est en fait étrange que nous puissions nous palper nous-mêmes avec nos doigts. Vous allez dire : « Mais je peux aussi procéder à un examen de mon corps avec mon

regard. » Seulement, avec vos yeux, vous ne pouvez examiner, « palper » qu'une partie de vous-même. Avec votre toucher, vous pouvez palper votre corps entier. C'est là aussi un des secrets les plus extraordinaires du toucher : grâce à lui vous pouvez reconnaître de l'extérieur que vous formez un ensemble ; de même que vous pouvez aussi faire le tour de la terre, vous pouvez aussi, avec votre toucher, faire le tour de vous-même. Un bébé en est incapable. Un enfant doit avoir au moins deux et demi à trois ans avant d'y arriver. Ce n'est que quand l'enfant commence véritablement à dire « Je », que ses bras ont atteint la longueur nécessaire et que ses proportions sont suffisamment développées, qu'il est effectivement capable de tâter l'ensemble de son corps.

Nous sommes donc là en présence du grand secret du toucher, ce sens de la limite qui, par le contact que nous avons avec une chose, nous amène à un premier seuil d'éveil. Ce toucher, vous vous en doutez bien, joue un rôle considérable dans l'éducation. En effet, c'est de bien des façons qu'un enfant peut quitter le paradis pour venir au monde. Je ne citerai qu'un exemple simple : pour un enfant, il doit quand même y avoir une différence énorme entre tâter le sein de sa mère et tâter un biberon. Chacun d'entre vous sent sûrement à quel point ces deux choses sont totalement différentes. Vous avez probablement aussi entendu parler d'enfants qui n'ont pas de défenses immunitaires, qu'on est obligé d'élever dans des chambres stériles, derrière une vitre, et qui n'ont donc aucune possibilité de contact par toucher ou caresse. Il va falloir attendre plusieurs années avant de connaître les réactions à long terme de ces enfants qui, étant donné le caractère dramatique de leur état de santé, ont dû être impitoyablement exclus de ce monde des contacts. Inversement, que cela est agréable, tout de même, quand on est un enfant,

de se faire continuellement dorloter par sa mère, son père, ou quelqu'un d'autre, d'être caressé par eux, et de se faire ainsi aider à quitter le paradis sans perdre pour autant le désir primordial. On sait depuis toujours qu'il est bon de faire avec les enfants des jeux où, d'une façon ou d'autre, on se chatouille. « La petite bête qui monte, qui monte... » Voilà un jeu qui a en réalité un sens infiniment profond, car on enseigne ainsi à l'enfant à se séparer peu à peu du monde paradisiaque. C'est drôle, mais un bambin ne ressent pas les chatouilles en tant que telles. Pour cela, pour sentir les chatouilles de la main de sa maman, il faut que l'enfant soit plus âgé, qu'il soit déjà un peu détaché du paradis. N'empêche que c'est un sentiment divin, ces chatouilles, qui ne se transformeront que plus tard en chatouillement réel. On ne peut jamais se chatouiller soi-même. Pourtant, que ce serait agréable ! Vous avez du chagrin, hop, vous vous chatouillez vous-même sous l'aisselle. Seulement, cela ne marche absolument pas.

Toutes ces choses simples, quotidiennes, ont cependant un arrière-plan très profond, et c'est justement ce que l'anthroposophie a de merveilleux. Il ne s'agit pas, dans l'anthroposophie, de monter vers des mondes extrêmement élevés. Ces mondes élevés se trouvent tout simplement là, autour de nous. On peut réfléchir longtemps à la question de savoir pourquoi il est impossible de se chatouiller soi-même. Il y a une raison très profonde au fait que seul quelque chose d'étranger puisse vous chatouiller. C'est parce que vous n'êtes pas aussi étranger à vous-même que ne l'est quelqu'un d'autre. Et tout cela est lié à notre toucher. Essayez de vous représenter la différence qu'il y a pour un enfant entre toucher des choses agréables comme des jouets en bois de bonne qualité ou des poupées en laine moelleuse ou en soie, et s'amuser avec des jouets pour la plupart en plastique. La qualité du

toucher se développe tout autrement chez un enfant élevé dans un entourage de matières naturelles que chez un enfant qui grandit au milieu de matières d'un genre absolument différent.

Et nous retrouvons ainsi le paradoxe du toucher. Le toucher nous projette violemment hors du monde, même si cela peut prendre des années; nous nous retrouvons sans aucun ménagement, confrontés au monde. Mais en même temps nous gardons, dans les profondeurs de notre être, cette aspiration à nous relier au monde. Cependant lorsque nous nous servons de notre toucher, nous ne pouvons éviter de connaître la déception : nous ne réussissons en effet jamais à pénétrer entièrement dans le monde. Celui-ci, quand nous le touchons, devient justement une énigme. C'est d'ailleurs l'expérience que l'on fait quand on a quelque chose devant soi. Vous avez par exemple une belle pierre, vous la palpez; ce faisant, vous ressentez soudain une profonde admiration pour le monde. Vous touchez cette pierre et vous vous dites : je l'ai en main, c'est un morceau du monde ; mais le mystère ne fait que s'amplifier. J'ai entre les mains une améthyste et je sens que c'est une améthyste, j'en suis tout près, mais plus je m'en approche, plus je m'en éloigne.

À propos du mystère ultime du toucher, Rudolf Steiner a dit que, sans celui-ci, l'homme ne pourrait jamais parvenir à avoir conscience de Dieu. Nous ne serions jamais des êtres religieux si nous n'avions pas le sens du toucher. Car dès que nous palpons quelque chose, nous éprouvons le sentiment quasi magique de toucher un monde dont nous nous sommes séparés, et qui est insondable. Nous qualifions ce sentiment de métaphysique, de transcendant. C'est précisément par l'intermédiaire de ce sens, apparemment le plus physique de tous, que nous découvrons le domaine métaphysique. Deux choses dures se confrontent,

nous sommes si proches, et pourtant infiniment éloignés. C'est grâce à cette base d'ordre corporel (en fin de compte, tout s'est développé à partir de cette base), que nous pouvons en réalité accéder à la conscience de Dieu. Nous ne pourrions jamais y accéder d'une autre manière. Et cela, nous le retrouverons constamment : tous les sens sont des maîtres éminents pour l'homme, à condition que celui-ci veuille bien leur prêter attention en ouvrant son œil spirituel. Nous pouvons philosopher très longtemps sur la question de savoir quelle est l'origine de Dieu, s'il est le fruit de l'imagination ou, par exemple, une projection freudienne de l'image du père. Mais si nous réfléchissons au toucher, nous acquérons la certitude intime et absolue que, grâce à ce sens, l'homme, un jour, lorsqu'il sera capable de penser, prendra conscience de l'existence d'un monde divin, monde grandiose et mystérieux dont nous ne pourrions jamais comprendre tous les mystères.

Voilà donc l'étrange sentiment que provoque le toucher : on est tout près, c'est entre nos mains, et en même temps, c'est très loin, à des années-lumière. Dans notre petit microcosme personnel dont nous ne pouvons que tâter les contours, nous faisons l'expérience de la grandiose magnificence de ce monde. Mais même notre propre corporéité reste un mystère éternel. Ce caractère mystérieux que l'on rencontre chaque fois que l'on a affaire au toucher est à vrai dire quelque chose de typique. On peut, quand on considère les apôtres Thomas et Jean, se demander lequel des deux était le plus intimement lié à l'Être du Christ. Jean s'appuyait contre son cœur ; Thomas, lui, parce qu'il éprouvait des doutes, a eu la permission de toucher ses blessures. Mais en réalité, les toucha-t-il ? Succomba-t-il à cette tentation ? Dans son célèbre tableau « Thomas l'incrédule » (1634), Rembrandt

nous montre cet apôtre ne touchant pas le Christ. Le texte biblique évite la question (Jean 20,24-29).

Chez l'homme, c'est cela, au fond, le toucher : il est grand maître qui nous apprend que nous sommes séparés. Séparés de quoi ? Du grand cosmos. Appelez cela le macrocosme ou bien la nature, Dieu, l'ordre métaphysique ou encore le triangle, cela m'est égal, car ce n'est pas là l'important. Ce qui compte, c'est l'expérience intérieure du processus que le toucher est à même de nous révéler.

*

Je voudrais passer maintenant au deuxième sens. Il s'agit probablement d'un concept qui vous paraîtra un peu saugrenu : le *sens de la vie*. Citons Rudolf Steiner : « Ce sens de la vie est celui qui nous permet de sentir la vie en nous ; mais au fond il fonctionne uniquement lorsque cette vie est perturbée, qu'elle est affectée par la maladie lorsque nous souffrons de quelque chose ou avons mal quelque part. Le sens de la vie se manifeste alors et nous informe que nous avons mal ici ou là. Tant que nous sommes en bonne santé, la vie reste profondément enfouie en nous, à l'instar de la lumière qui est absente lorsque le soleil est en Scorpion ou bien dans une autre constellation nocturne. »

L'expérience du sens de la vie concerne le corps tout entier. Nous exprimons cela en des termes très simples. Vous remarquez par exemple, en vous réveillant, que vous vous sentez bien ; vous avez dormi comme un loir, vous avez une énergie à déplacer des montagnes. Vous connaissez probablement cette sensation. Mais ce que nous connaissons mieux encore, c'est la sensation de ne pas être dans notre assiette. Nous avons d'une façon ou d'une autre la capacité de décrire l'état dans lequel nous nous trouvons intérieurement. C'est ce que Rudolf Steiner entend par sens de la vie.

Le sens de la vie est développé de manière très différente selon les personnes. Cela, un médecin est bien placé pour le savoir. Je donne toujours des exemples un peu extrêmes, vous l'avez déjà remarqué. Bon, il y a des gens qui viennent me voir en disant : « Docteur, je ne me sens pas bien ». Évidemment de la part d'un malade, cela n'a rien de surprenant. Je demande alors à mon patient : « Que se passe-t-il ? », et il me répond : « Je ne sais pas, disons que je ne me sens pas bien. » Alors je continue : « Que voulez-vous dire par là ? » Il me dit alors : « Ben oui, je me sens terriblement mal ! » « Qu'entendez-vous par là ? » « Je me sens malade. » Le médecin est obligé de poser des questions à l'infini, mais ce n'est pas pour autant qu'il découvre ce qu'a son malade. Il lui faut l'examiner très attentivement, jusqu'à ce que celui-ci dise tout à coup : « Oui, c'est bien là. » Le médecin est alors très fier d'avoir trouvé.

Mais il existe d'autres sortes de malades. Dès qu'ils arrivent chez vous, ils vous disent, en montrant l'endroit du cœur : « C'est localisé ici et ça irradie lentement, uniquement vers le côté gauche, et puis, dans un arc de cercle, ça se déplace vers la droite, ça devient un peu plus chaud et on dirait que ça se divise en trois branches. » Ces patients-là sont capables de décrire pendant des heures ce qui les fait souffrir. Je pourrais écrire des livres entiers sur ce qu'ils ressentent avec leur sens de la vie. Je ne dis absolument pas cela pour me moquer d'eux. Non, il est extrêmement intéressant de constater que l'un voit une image avec ses yeux, et que l'autre ne voit rien du tout. Le sens de la vie est vraiment un sens que certaines personnes savent beaucoup mieux percevoir que certaines autres. Chez les unes il est bien plus développé que chez les autres.

Il se trouve que l'on peut, chez n'importe qui, montrer le fonctionnement de ce sens d'une façon plutôt cruelle.

Étant donné que plein de choses sont brouillées par les autres sens, il n'est pas si facile de prendre conscience du sens de la vie séparément. Mais, pour une fois, enfermons quelqu'un dans une pièce totalement insonorisée et complètement obscure. La personne, qui n'est pas un ver, mais un être humain normalement constitué, ne voit rien, n'entend rien, pas le moindre bruit - et comme il y a toujours du bruit, il faut vraiment que ce soit une pièce très spéciale, absolument silencieuse et obscure. Placé dans de pareilles conditions, n'importe qui devient complètement fou ! La personne se met brusquement à remarquer toutes sortes de choses à l'intérieur d'elle-même. Elle entend le bruit que fait son sang. Elle perd la tête à force de remarquer des tas de choses dans son corps. Elle devient hypersensible à tout cela.

Il apparaît que chaque personne est dotée d'un sens réparti sur l'ensemble de son corps. Du point de vue scientifique, nous appelons cela les nerfs sympathiques et parasympathiques. Tout le corps est traversé de minuscules nerfs qui permettent à l'homme de percevoir sa constitution : c'est le sens de la vie. Nous remarquons également grâce à ce sens que nous avons faim ou soif. Eh bien oui, comment se fait-il que nous sachions que nous devons manger, que notre corps réclame de la nourriture ou de l'eau ? Nous devons cela à ce sens de la vie. On peut l'appeler *sens de la constitution*, peu importe le terme, ce qui compte, c'est que vous vous familiarisiez un peu avec ce sens.

Nous devons nous poser une question : en fait, à quoi ce sens de la vie a-t-il trait ? Quand il s'agit de la faim et de la soif, nous commençons déjà un peu à le savoir. Heureusement d'ailleurs, sinon nous aurions quelques problèmes. Imaginez que vous soyez obligés de regarder l'heure pour savoir s'il vous faut manger ou boire quelque

chose. Ce serait quand même drôle, n'est-ce pas ? Mais cela va bien plus loin. Nous en arrivons ainsi à un aspect douloureux de ce sens de la vie, à savoir la douleur elle-même.

Vous le comprenez sans doute : si nous n'avions pas le sens de la vie, nous ne pourrions pas non plus ressentir la douleur. Au fond, la douleur n'est rien d'autre qu'une manifestation de ce sens-là, une manifestation poussée à l'extrême. Or, dans notre culture, tout est fait pour éliminer au maximum la douleur, car, évidemment, la douleur est quelque chose de bien ennuyeux. Pourtant, il est bon de réfléchir à tous les aspects positifs qu'elle présente. On en prend brutalement conscience lorsqu'on fait une expérience Inverse.

Un jour, dans les années soixante je crois, un article de journal avait fait grand bruit. Il s'agissait d'un garçonnet américain dont les parents s'étaient absentés pour un bref moment. En rentrant à la maison, ceux-ci trouvèrent leur fils en train de prendre grand plaisir à jouer avec ses doigts dans la flamme d'une bougie qu'il avait allumée. Le garçonnet semblait trouver cela merveilleux, car, dans la flamme, ses doigts sentaient mauvais, fumaient et crépitaient. Quel bonheur ! Vous vous doutez bien que les parents, eux, réagirent tout autrement.

Nous avons là un cas exceptionnel, celui d'un enfant chez qui le sens de la douleur, pour des raisons inconnues, ne s'était pas développé. Que faire dans ce cas ? Il est naturellement atroce de voir cet enfant occupé à un tel jeu.

Néanmoins, nous pouvons tirer une leçon de ce qui est arrivé là. En réalité, c'est un gigantesque système de surveillance qui doit être mis en place : si le papa n'est pas là pour surveiller l'enfant, c'est la maman qui doit le faire, ou sinon quelqu'un d'autre ; il faut continuellement faire attention à l'enfant, parce que celui-ci ne possède pas de système de mise en garde. D'autres personnes doivent

assumer ce qui, normalement, est l'affaire du sens de vie. L'exemple exceptionnel que nous venons de voir nous montre que le sens de la vie est en fait un système de mise en garde.

Vous voyez, il est quand même bien utile d'avoir le sens de la vie. De cette manière, nous sommes avertis en permanence de tout ce qui se passe dans notre corps. Il en va de même pour ce qui est trop acide, ou trop gras, ou en trop grande quantité. Certes, nous le remarquons souvent trop tard, mais nous finissons quand même, à un certain moment, par prêter attention au signal et, au bout d'une dizaine de délicieuses crêpes au lard, par exemple, vous ne dites pas : « Ce que je souffre de mon estomac ! » mais plutôt : « Ce que mon estomac souffre de moi ! » En effet, vous commencez alors à vous rendre compte que c'est vous-même qui, à l'avenir, pourrez vous corriger. Nous avons là la base de toute conversion. Il est tout de même intéressant de se dire que, sans notre sens de la vie, nous ne nous convertirions jamais. Que ferait l'homme s'il n'avait jamais mal ? À ce sujet également, Novalis a dit des choses très belles. « Nous devrions être fiers de notre douleur », dit-il « une douleur, quelle qu'elle soit, nous rappelle que nous sommes des êtres de haut rangs. » Vous voyez, Novalis considérait la douleur autrement que ce dont on a l'habitude de le faire dans la société actuelle. Pourtant il souffrait lui-même beaucoup, et il est mort jeune.

Comme vous le constatez, lorsque nous parlons du sens de la vie, nous abordons en même temps le problème de la douleur. Qu'est-ce, au juste, que la douleur ? Pourquoi avons-nous mal ? Nous avons déjà dit que la douleur est une mise en garde. Mais alors, d'où vient cet avertissement ? Voilà la question qu'il nous faut nous poser et formuler avec grande précision. La douleur nous prévient que quelque chose ne va pas. Cet avertissement vient donc

forcément d'un domaine où l'on sait quand « ça va bien ». Effectivement, vous ne pouvez mettre en garde quelqu'un que si vous savez vous-même comment les choses devraient être. Dans le cas d'un aiguilleur de chemin de fer par exemple, c'est assez simple, mais quelle est l'instance qui sait comment, dans notre corps, les choses doivent être ? C'est une instance d'un tout autre rang.

Rudolf Steiner a donné un nom à ces puissances, à ces sphères, à ces êtres qui connaissent le secret de notre corps. Et ceux-ci, bien sûr, sont extrêmement élevés. En effet, nous, que savons-nous de notre corps ? N'importe quel professeur d'anatomie et de physiologie doué d'un minimum d'humilité reconnaîtra qu'en réalité nous ne savons que très peu de choses. Vous lisez d'ailleurs constamment dans les journaux que c'est à peine si les choses ont avancé par exemple en ce qui concerne le problème du carcinome ; nous ne savons tout simplement pas vraiment ce qu'est le cancer. À dire vrai, nous ne savons que constater que, s'il arrive ceci, il se produira ensuite probablement cela. Mais pourquoi les choses se passent-elles de cette façon ? Voilà un secret immense, incommensurable. Autrefois on disait que le corps de l'homme était ce qu'il y avait de plus élevé sur terre et dans le cosmos : « le corps est le temple de l'esprit ». Pour employer un langage simple, disons que l'instance qui a une connaissance parfaite de ce corps s'appelle en anthroposophie, par opposition à l'homme corporel, l'homme-esprit. Ce mot indique simplement d'où vient cette force capable de nous transmettre tous ces avertissements. Pensez un instant à la si belle phrase de Novalis, qui va dans le même sens.

Toutes les douleurs n'ont pas ce caractère d'avertissement. L'accouchement, n'est-ce pas, est une expérience très douloureuse pour la femme. Mais en réalité, la douleur est ici un phénomène exceptionnel, car accoucher est

tout de même quelque chose de sain. Cette situation particulière, nous la devons au fait que Dieu, quand il a chassé Adam et Eve du paradis, a déclaré : « Tu enfanter dans la douleur » (Genèse 3,16). Heureusement, lorsque tout est terminé, la joie est inoubliable. On ne peut enfanter, mettre au monde, sans souffrir, mais, véritable bénédiction, la joie qui s'ensuit est aussi grande que les souffrances endurées. La femme qui accouche sous antalgiques se prive de la plus grande expérience de joie que l'on puisse imaginer.

Il existe des femmes qui ont le bonheur d'accoucher réellement sans douleur. Cela est même quelque chose d'héréditaire. Le médecin se trouve alors un peu embarrassé. Il ne peut rien faire du point de vue humain. Il ne peut exprimer sa compassion, il ne peut encourager reconforter, rien.

Revenons à l'expérience « normale » de la douleur : il nous serait tout simplement impossible à nous, êtres humains, de nous développer si nous n'avions jamais mal. La douleur, en effet, traverse toutes les couches de l'âme. C'est par l'intermédiaire de cette douleur que nous apprenons à nous situer dans le monde. Imaginez-vous un peu que vous ne puissiez jamais tomber. La douleur consécutive à la chute nous apprend à bien marcher, à bien monter un escalier, à nous tenir à une certaine distance des choses dangereuses. On peut dire que, dans la vie, la douleur est pour nous un formidable point de repère. Cet être supérieur qu'est l'homme-esprit veille à ce que, sur le plan de notre corps physique, nous recevions les mises en garde nécessaires. Nous devons tout aux douleurs, aux grandes comme aux petites. Il est impressionnant de voir avec quelle rapidité le petit enfant apprend les choses, quelles qu'elles soient. Le garçonnet pleure parce qu'il s'est fait mal au genou, mais, dès qu'il a envie de reprendre la partie de

football, il se relève d'un bond et va rejoindre les autres ; il va seulement faire un peu plus attention maintenant. Quant à savoir dans quelle mesure il sera effectivement plus prudent, cela dépend de sa maturité intérieure. Chez l'un elle met plus de temps à se développer que chez l'autre. Mais, quoi qu'il en soit, il y a toujours quelque chose à apprendre d'une expérience de douleur.

De nos jours, il est également une chose que nous voyons de plus en plus souvent: la tendance à éviter aux enfants toute fatigue physique. Il ne faut pas qu'ils aient trop à marcher pour aller à l'école, on leur fait donc prendre le bus ou alors on les y conduit en voiture. Et quand il fait beaucoup de vent ou qu'il pleut, on tient absolument à les protéger. Pourtant, rien n'est meilleur pour les enfants que de faire l'expérience de la fatigue physique. Bien entendu, ils connaissent cela lorsque, après beaucoup d'activités passives, ils vont courir pendant une heure et demie d'affilée après un ballon de foot. Mais, de nos jours, cela concerne aussi de plus en plus les adultes... Après une semaine de bureau, de voiture et de télévision, beaucoup d'entre eux se disent tout à coup, le dimanche, qu'il faut faire du jogging. Cela n'a cependant rien à voir avec une saine alternance d'efforts et de détente physiques. Nous connaissons principalement une autre forme de fatigue, à savoir la fatigue de l'ennui, ou alors celle provoquée par une surabondance d'impressions ; cela, hélas, concerne aussi de plus en plus les enfants. Que pensez-vous par exemple des enfants qui, chaque matin, au lieu d'aller à pied ou en vélo à l'école, y sont conduits en voiture ? C'est évident, leur seule source de fatigue est le fait de voir les choses défiler sous leurs yeux pendant le trajet. Je connais un professeur qui, le matin, fait d'abord faire à ces enfants-là quelques exercices physiques avant de commencer son cours; par exemple il leur fait déclamer des

poèmes qu'ils doivent accompagner en tapant des pieds (en frappant des mains. Sans ces exercices, les élèves ne sont guère perméables au cours. Il ne s'agit donc pas ici de détente ou de relaxation, mais d'un effort sain et intelligent.

Nous pouvons même aller encore plus loin. Demandez-vous un peu s'il est en fait possible d'apprendre quoi que ce soit sans l'intermédiaire du sens de la vie, en d'autres termes sans la douleur et la fatigue. Une chose est certaine, vous le savez déjà : si vous ne deviez jamais avoir mal, vous ne feriez rien, strictement rien. Car le fait d'apprendre est déjà, en soi, source de douleur. Je vous vois là, en train de m'écouter avec des visages affreusement douloureux, et je vous en suis extrêmement reconnaissant car vous ne retiendriez pas une seule de mes paroles si vous ne souffriez pas un tout petit peu. Il vous faut en réalité fournir un effort. Vous tuez sans cesse quelque chose en vous. Et vous le savez bien, même à l'école on ne peut rien apprendre sans faire l'effort d'écouter le professeur et d'accepter ce qu'il dit. Là où ne règnent que la participation et la – prétendue – liberté, on n'apprend rien. Il serait bon que vous vous demandiez un peu pourquoi, de nos jours, nous avons tant de drogues. N'y aurait-il pas un lien entre toutes ces drogues et la prétendue liberté de l'homme. Nous voulons une éducation sans douleur. Quand un enfant demande quelque chose, il lui faut instantanément une réponse à sa question. Ne lui faites surtout jamais connaître le désagrément de l'attente. Et si l'enfant réclame une friandise, il l'aura, vu que, si on ne la lui donne pas, il souffre. Cela est inhumain, voyons!

Il faut que vous réfléchissiez bien à ce que représenterait une éducation sans douleur. Cela commencerait tout de suite par une sorte d'anesthésie. Pensez aussi à la façon dont on raconte souvent les contes aux enfants. Combien

de fois ne corrige-t-on pas les contes ? Car il est tout de même affreux de donner la chair de poule à l'enfant ! Ce méchant loup est criminel, n'est-ce pas ? Et en plus, on est obligé de lui ouvrir le ventre, ce qui est le comble de l'horreur et de la cruauté. L'enfant ne doit surtout pas faire l'expérience de la douleur et de la peur. Tout doit être douillet, moelleux. Au moment où l'enfant commence à chercher davantage sa propre voie, on a alors les extrêmes du côté opposé. Les deux vont de pair, car l'homme a aussi besoin de l'autre extrême. C'est ce qu'il y a d'admirable dans tous ces merveilleux contes populaires : ils s'appuient de façon parfaite sur le sens de la vie, sur la constitution de l'enfant. Chaque conte présente un remarquable équilibre entre le chagrin et la joie. Il se termine toujours en apothéose. Tous ces moments d'horreur et d'angoisse sont essentiels, même si les héros du conte n'y vont pas par quatre chemins. Il faut que la méchante marâtre soit écrasée par une de ces meules colossales. Un vrai plaisir, n'est-ce pas ? Comment, sinon, anéantir le mal ? Il ne faut pas, évidemment, prendre tout cela au sens propre. L'enfant ne se représente pas une vraie meule, bien sûr. Il serait stupide d'affirmer le contraire. L'enfant prend un si grand plaisir à écouter des contes que ses forces vitales, son corps entier, tout en lui, participe à sa joie. D'où la nécessité d'un équilibre entre les aspects négatifs et les aspects positifs. Un conte est toujours construit de façon harmonieuse; à la fin, on éprouve toujours un soulagement. Pour que l'enfant surmonte la peur et la tension, il est indispensable de raconter le conte tel qu'il est, sans adoucir certains mots trop durs, en laissant au contraire exactement les mots d'origine. Les adultes les trouvent parfois trop durs, mais pour un petit enfant, le terme de « dureté » n'existe absolument pas. De même qu'il faut qu'il éprouve la sensation de faim et de soif, de

même l'enfant doit aussi traverser cette épreuve de la faim et de la soif que représente le conte.

L'enfant découvre donc très tôt le sens de la vie. Les mamans sont – hélas – de moins en moins nombreuses à savoir d'instinct qu'un nourrisson a besoin, de temps à autre, de pleurer un bon moment. Je m'effraie toujours lorsqu'une maman me dit : « Notre enfant est vraiment adorable ! Il ne pleure jamais ! » Je commence alors à m'inquiéter sérieusement, car cela signifie que cet enfant a quelque chose. Bien sûr, il est très triste de voir pleurer un enfant, mais en même temps on sent que c'est signe de santé. On le voit au plaisir qu'il prend ensuite à faire des bruits avec sa bouche. Vous le sentez, n'est pas, c'est par la douleur qu'un être humain apprend à se retenir. Il prend conscience qu'il peut très bien attendre un moment. Ne peut-il se retenir de passer immédiatement à table ou est-il capable d'attendre encore moment ? Ne pourrait-il pas commencer par réciter une petite prière au lieu d'« attaquer » tout de suite ?

Ce sont là des choses très profondes. Ce sens de la constitution, de l'état physique, vient des mêmes sphères que les contes. Ces derniers viennent de cet monde infiniment élevée où l'on sait encore que ce n'est absolument pas une question de vérité ou de mensonge. Ces concepts-là n'existent pas encore chez l'enfant. Qu'est-ce donc qu'un mensonge pour un enfant ? Ce n'est que bein plus tard qu'il saura ce que c'est. Beaucoup de parents prétendent qu'« il faut toujours dire la vérité aux enfants ». « La cigogne, ce n'est pas vrai, bien sûr. » La maman oblige alors l'enfant à écouter le bébé qui est dans son ventre. Je vous le demande à mon tour : Comment cela, la cigogne n'existe pas ? Vous savez, dans ma vie, j'ai pratiqué pas mal d'accouchements. Mais je n'ai jamais vu sortir un enfant de sa mère. Un enfant ne sort jamais de sa mère. Si, son

corps, c'est évident, je ne dis pas le contraire. Mais qui peut encore croire que l'enfant lui-même sort du ventre de sa mère ? Voyons, personne ne croira une bêtise pareille ! L'enfant ne sort pas d'un corps, il doit au contraire entrer dans un corps. Et alors, d'où vient cet enfant ? La réponse qu'on a trouvée à ce mystère a toujours été de dire : « D'un ange, d'un être supérieur ». Il va de soi que l'on ne peut pas parler d'« être supérieur » à un enfant, mais quand nous avons encore des cigognes, nous pouvions les lui montrer et lui répondre que c'était cet oiseau qui l'avait apporté. Évidemment, tout cela a été oublié. Quand nous avons l'occasion de voir des cigognes, nous constatons qu'elles ont tout d'un ange lorsqu'elles survolent les villes et les vallées en déployant leurs grandes ailes. C'est un spectacle extraordinaire. Peut-être comprenez-vous à présent qu'après tout il n'était pas si stupide de parler des cigognes !

Vous voyez, on a complètement oublié toutes ces lois de la vie et, au fond, on ne sait plus rien de la vie elle-même.

Et voilà justement le caractère merveilleux de ce sens de la vie : il rappelle sans cesse aux hommes combien leur condition est élevée. Je vous l'ai déjà dit, par notre toucher nous avons quitté le monde divin, mais nous en gardons quelque part des souvenirs qui font que nous aspirons toujours à reprendre contact avec lui. Le sens de la vie, qui peut nous apprendre la douleur, nous donne en revanche une clé de cette porte de l'âme, cette porte derrière laquelle demeure notre être supérieur. De nombreux aspects de cette époque qui est la nôtre, de cette époque sans conscience, s'expliqueront pour vous si vous savez que beaucoup de problèmes apparaissent justement parce que tout doit être uniformisé, parce que la douleur n'a pas droit de cité, etc. Naturellement, cela entraîne précisément une tout autre sorte de souffrance. Vous aurez beau essayer de boucher

l'orifice d'une bouilloire sous pression, la vapeur s'échappera d'une autre manière.

Nous en revenons ainsi au problème de la drogue. Cela aussi est une sorte de douleur. Les gens qui sont vraiment capables de supporter la douleur ordinaire, la douleur quotidienne, sont aussi capables d'accepter la souffrance du destin. Cependant, lorsqu'on fait tout pour essayer d'échapper à son destin, cette souffrance réapparaît, et elle emprunte cette fois des chemins très différents, des chemins bien ténébreux. Alors on se précipite vers toutes sortes de drogues. Dans notre culture, on assiste à une grande lutte ayant pour objet la conscience morale. Arriverons-nous à résister, en ces temps dramatiques, finira-t-il quand même par y avoir un sursaut des consciences ? Car cette souffrance s'étend maintenant qu'à la nature toute entière. L'apôtre Paul disait : « La nature, elle aussi, gémit dans l'attente de son salut ». (Rom. 8, 18-23) Mais on ne peut pas dire que nous fassions grand-chose pour sauver la nature ! Il faut qu'une terrible catastrophe s'abatte une nouvelle fois sur les hommes pour que nous nous rendions compte combien il est nécessaire de sauver la nature C'est la même chose que lorsque quelqu'un ne prend soin de sa personne et se détruit en traitant son corps à l'inverse de ce qu'il faudrait faire ; le macrocosme entier court, lui aussi, à sa perte si l'homme ne manifeste pas un peu plus de conscience dans les rapports qu'il entretient avec lui.

Je terminerai en citant Adalbert Stifter : « La souffrance est un ange sacré, et c'est elle qui, bien mieux que toutes les joies du monde, a fait grandir les hommes. »

Autres livres de Philippe Perennès sur le même sujet :

- « **Rencontre avec les quatre sens corporels** » avec en sous-titre : « La désincarnation par les jeux video.
- « **Rencontre avec les douze sens** ».
- « **Rencontre avec la jonglerie** »

Edités par la Fédération des Ecoles Steiner-Waldorf en France (10,00 € chacun)

Ce livre paraît indiqué pour les personnes qui désirent commencer par une approche particulièrement concrète.

Pour envoi par la Poste, voir : <http://users.belqacom.net/idcch/>